

sur le champ de bataille. Les hécatombes de milliers de victimes dont on honorait les dieux mexicains constituaient par elles-mêmes une excitation à la guerre. La religion des Aztèques était en effet, « étroitement associée à la guerre ». « Bien nourrir cette divinité (Uitzilopotchli) était de la plus « haute importance, puisqu'elle était la dispensatrice de la « victoire ; mais, pour l'honorer suivant ses goûts présumés, il fallait sans cesse de nouveaux prisonniers, aussi « le clergé excitait-il continuellement de nouvelles guerres ». Au Pérou, la religion, quoique moins sanguinaire, n'en sanctionnait pas moins la guerre et ses conséquences ; même, les guerres s'y faisaient dans le but de propager la religion (1).

Le Coran est, de tous les livres sacrés, celui qui montre le mieux la fonction de la religion de développer et d'intensifier les instincts collectifs les plus aptes à assurer la victoire dans la lutte en masse pour l'existence (2). Il pré-

(1) *Ibid.*, 41, 161 à 180. — Les prêtres Fidjiens enseignaient que l'effusion du sang et la guerre, comme tout ce qui s'y rapporte, sont choses agréables à la divinité. Chez les Hébreux, on attribuait à Dieu l'ordre de tuer le plus possible indistinctement, de sorte qu'une guerre religieuse était naturellement plus sanguinaire que les autres (SPENCER, *Princ. de Sociol.*, tome IV, p. 133). Voir tout ce chapitre : « Sur les fonctions militaires des prêtres ». « Les sacrifices faits avant ou après et parfois durant la bataille par des peuples barbares ou à demi civilisés montrent encore une fois l'étroite relation existant entre ces deux actes : tuer des ennemis et plaire aux dieux » (p. 135).

(2) Si dans les populations sédentaires agricoles et industrielles où est très prononcée la spécialisation en classes parasitaires (aristocratie et armée) et classes exploitées (les masses travailleuses), la fonction essentielle de la religion est d'empêcher la formation d'une conscience sociale totale, dans les tribus nomades, par contre, où tous sont guerriers et où, par conséquent, cette division entre classes parasites et classes exploitées n'est pas aussi marquée ni aussi essentielle, la fonction de la religion est surtout de rendre aussi intenses que possible les instincts collectifs les plus aptes à assurer la victoire.

sente la guerre comme un devoir imposé par Allah, inspire à ses adeptes un prosélytisme ardent et leur inculque un fanatisme aveugle. Or, le fanatisme forme un suprême élément de succès. Le prophète ne promet le paradis qu'aux fidèles tombés sur le champ de bataille, et il les pousse à obéir aveuglément en donnant aux luttes violentes un caractère sacré (1). Cela explique les succès rapides et les grandes conquêtes de l'islamisme.

Quant à la religion judaïque, dont le dieu est Jéhova Zebaoth (le dieu des armées), et à toutes les autres religions sémitiques en général, M. Letourneau trouve « qu'elles ont « déchainé les pires instincts de l'humanité » — c'est-à-dire les plus nécessaires à la guerre.

Dans les races aryennes de l'Asie, aussi, la religion a béni les actes les plus sanguinaires et les prêtres les ont exaltés. De même en Europe. Ainsi, à Sparte, pour accroître la valeur morale des troupes, on recourait à la religion qui n'était « qu'un instrument de guerre. » On sacrifiait aux divinités, on les consultait avant de partir pour la guerre. A Athènes, la cérémonie religieuse des funérailles des morts à la guerre et leurs oraisons funèbres « étaient dans leur « ensemble très bien entendues pour exalter encore le patriotisme toujours si vibrant dans les cités helléniques ». A Rome, on sait trop bien que la religion inspirait un patriotisme farouche et le fétichisme des aigles romaines. Enfin, dans le Moyen Age chrétien, c'est surtout au cours des guerres religieuses que « la férocité prend des proportions délirantes (2). »

Mais par d'autres voies encore la religion est parvenue à rendre les sociétés plus aptes à la *lutte en masse* et à assurer, à parité des autres conditions, leur triomphe et leur survie :

(1) Voir LETOURNEAU, *La guerre*, p. 315 et suiv. ; et *L'Evolution relig.*, 533.

(2) Voir LETOURNEAU, *La Guerre*, p. 354, 384, 405, 407, 433, 448, 522 et suiv. — Essentiellement municipale et politique à son origine,



Quand, chez les peuples anciens, les réponses favorables des oracles, les sacrifices et prières adressés aux divinités avaient inspiré aux combattants une grande foi dans l'heureuse issue d'une guerre, la certitude de la victoire était pour eux un précieux élément de succès. Aussi, certains peuples sauvages : les naturels des îles Sandwich, les antiques Mexicains, les Chibchas, les Philistins, entre autres, emportaient-ils leurs dieux sur les champs de bataille. L'arche accompagnait souvent les Hébreux dans leurs expéditions. Samuel nous dit, par exemple, que, se voyant battus par les Philistins, ils firent avancer l'arche sainte afin qu'elle les sauvât. A son apparition, le camp retentit des cris du peuple, et les Philistins furent dans l'épouvante parce qu'ils se dirent : Dieu est entré dans le camp.

« Quand il faudra aller à la guerre, dit le Deutéronome, « le sacrificateur s'avancera et parlera au peuple et lui « dira : Ecoutez, fils d'Israël, vous marchez aujourd'hui « contre vos ennemis ; que votre cœur se rassure. Ne crai-  
« gnez rien, ne demeurez pas douteux, n'avez aucune ter-  
« reur, car l'Éternel votre Dieu marche avec vous, pour  
« combattre avec vous et vous préserver. »

Très généralement, les expéditions des plus diverses peuplades sont précédées de sacrifices et autres actes propitiatoires. Les habitants de Samoa conduisent un prêtre à la guerre avec eux « pour prier pour eux et maudire leurs « ennemis ». Dans la Nouvelle-Calédonie, « les prêtres « vont au combat, mais se tiennent à distance, jeûnant et « priant pour obtenir la victoire (1) ». On peut voir une

ayant pour base les mythes relatifs à la fondation de la ville et à ses divins protecteurs, la religion d'Athènes ne fut d'abord que la consécration religieuse du patriotisme et des institutions de la ville. C'était le culte de l'Acropole. « Aglaure » et le serment que prêtaient sur son autel les jeunes Athéniens n'ont pas d'autre sens. C'est à peu près comme si la religion parmi nous consistait à tirer à la conscription, faire l'exercice, honorer le drapeau. » (RENAN, *Saint-Paul*, p. 183).

(1) SPENCER *Principes de Sociologie*, tome IV, page 134 et suiv.

persistance de ces actes propitiatoires dans les *Te Deum*, la bénédiction des drapeaux, le baptême des navires de guerre de nos civilisations occidentales.

C'est donc toujours en supprimant le libre raisonnement et la volonté individuelle, en suggestionnant les masses, que la religion parvient à faire mouvoir comme un *tout unique*, aussi cohérent qu'un organisme animal, une foule d'éléments naturellement portés à agir séparément et chacun suivant sa propre initiative.

Ainsi, tandis que la conscience collective des classes dominantes leur permet à chaque instant de percevoir nettement leur intérêt économique, la religion inculque aux masses exploitées la soumission aveugle, et ces instincts collectifs : haines de race, haines religieuses, patriotisme, etc., propres à polariser l'intelligence en un certain sens touchant certains sujets. Les masses *ne discutent donc pas* les questions ressortissant à ces instincts collectifs, elles ne songent même pas à les résoudre raisonnablement, c'est-à-dire en s'accordant et procédant de concert à leur égard selon ce que la raison leur conseillerait pour leur plus grand avantage : de sorte que ces volitions sociales instinctives ou inconscientes, ces suggestions collectives, nées de l'anéantissement de la raison, manquent véritablement et tout à fait de mobile économique (1).

(1) Letourneau insiste à plusieurs reprises sur le tort que les religions font à la société ; ainsi par exemple en parlant des religions des races américaines il dit : « Non seulement ces conceptions religieuses sont chimériques, mais elles sont funestes, car elles barrent le chemin à toute interprétation plus juste et, une fois consacrées comme religions établies, et particulièrement vénérables, elles entravent tyranniquement toute spéculation rationnelle » (*L'Évolution religieuse*, 233).

Si ce tort est réel, et il l'est en effet, un avantage spécial doit le contrebalancer pourtant, puisque ce sont les sociétés les plus religieuses qui ont été sélectionnées parmi toutes les autres. Voilà justement le très grand mérite de M. Kidd : il a compris que les systèmes religieux et la religion en général ne peuvent pas être une



De tout ce qui précède, il résulte que la religion a dû être l'organe social le plus important et le plus indispensable pour toutes les sociétés dans leurs *luttes en masse*. Par conséquent, nous pouvons nous attendre *a priori* à ce qu'aux caractères distinctifs des sociétés militaires et à ceux des industrielles, que M. Spencer a déterminés dans ses Principes de Sociologie, viennent s'ajouter la forte religiosité des unes et l'irréligion des autres. Et, comme conséquence de ce double phénomène, *la conscience sociale partielle restreinte* des sociétés militaires et *la conscience sociale totale*, ou tendant à devenir totale, des sociétés industrielles. Chez celles-là, des *instincts collectifs inconscients*, indifférents ou même opposés au bien-être du plus grand nombre ; chez les autres, des *volitions collectives conscientes* ou même des *volitions sociales réflexes instinctives*, anciennes volitions conscientes passées à l'état d'instincts par leur continuel exercice, et toujours conformes au bien-être du plus grand nombre parce que toujours contrôlées par la raison.

Cette supposition *a priori* correspond à la réalité, grâce à la loi sociologique que l'organe religieux tend à se fortifier dans les sociétés toujours guerroyantes, tandis qu'il tend à disparaître quand la guerre est évitée pendant un long laps de temps.

La guerre, en effet, frappe toutes les imaginations par les morts violentes, les massacres, toutes les horreurs qui l'accompagnent. L'angoisse qu'elle répand exerce une action hautement suggestive qui inspire et intensifie la foi religieuse, la terreur sacrée des forces surnaturelles — esprits

simple « excroissance cryptogamique grotesque » qui se serait formée autour du tronc principal du culte des aïeux (Grant Allen), mais qu'elles devaient avoir au contraire une très importante fonction dans l'évolution des sociétés, et précisément dans la lutte pour la vie entre elles. Seulement, nous verrons qu'il s'est fourvoyé quand il a voulu déterminer l'essence de cette fonction.

des morts ou divinités — considérées comme les causes véritables des malheurs publics (1).

Par contre, la tendance naturelle de la raison humaine à se dégager de toute suggestion dont l'action ne se répète pas continuellement, affaiblit le pouvoir de la religion dans les longues périodes de paix. L'homme y retrouve la liberté de la pensée ; il s'y habitue à l'action collective guidée par la raison ; la société enfin y devient toujours plus irréligieuse tandis qu'une conscience sociale totale se forme peu à peu.

Il s'ensuit que l'état de guerre amènera une religiosité ardente et l'inconscience sociale, tandis que la paix créera l'irréligion et, avec la tendance de la conscience sociale à devenir totale, des mouvements des masses en faveur de l'établissement de rapports sociaux équitables. Ces deux conséquences du régime pacifique représentent cependant des conditions sociales excessivement désavantageuses pour la lutte en masse (2).

(1) Ainsi la guerre, la lutte en masse pour l'existence, ne sélectionne pas seulement la religion, l'organe social qui rend les sociétés plus aptes à cette lutte : elle le crée et fortifie le sentiment religieux sur lequel s'exerce la sélection naturelle. Par là, elle diffère de la lutte darwinienne pour l'existence entre les individus qui ne crée pas elle-même, mais sélectionne seulement les différences individuelles. Ces différences individuelles provenant uniquement de l'hérédité des caractères acquis, selon Darwin et Spencer ; ou de l'accouplement des sexes (qui aurait justement cette fonction d'augmenter à l'infini la variabilité des individus) et de la lutte des déterminants intergerminale, selon M. Weismann. (WEISMANN, *Essai sur l'hérédité*, Paris, Reinwald, 1892, chap. vi : La reproduction sexuelle et sa signification pour la théorie de la sélection naturelle ; *Germinal Selection* dans le « Monist », Chicago, janvier 1896.)

(2) Ainsi, par exemple, une des causes qui empêchèrent les Juifs de lutter victorieusement contre les Assyriens et les Perses fut la grande influence exercée par les prophètes, les *nabi*, véritables tribuns représentants de la classe pauvre qui, tenant toujours en éveil la conscience du peuple, provoquant de continuelles agitations intérieures, s'opposèrent à la formation d'une forte monarchie et



Les faits nous offrent la confirmation la plus complète de notre thèse. Les Esquimaux, les Arafuras, etc, tribus essentiellement pacifiques, sont cités comme n'ayant pas ou presque pas de religion ; tandis qu'on nous présente comme très religieuses les peuplades éminemment guerrières de l'ancien Mexique, du Dahomey, des îles Fidji, etc. (1).

Pendant tout le Moyen Age, la guerre à l'état chronique est corrélative du fanatisme le plus exalté (2). La raison se

de tous les sentiments d'obéissance passive qu'exige le régime militaire, rendirent enfin impossible la constitution sociale propre aux nations belliqueuses. « Il importe de remarquer, dit Renan, que l'autorité prophétique n'est pas moins hostile à la monarchie qu'au sacerdoce. Le prophète ne provient pas de la tribu de Lévi ; il n'enseigne pas dans le temple, mais sur les places, dans les rues ou les marchés : il ne pousse pas, comme le prêtre, à l'observance des rites. Il prêche le culte pur, l'indifférence aux pratiques extérieures séparées de l'adoration du cœur. Le prophète ne tient sa mission que de Dieu et représente les intérêts populaires contre les rois et contre les prêtres qui si fréquemment sont les alliés des rois.... Les Juifs avec leurs idées si simples en fait d'organisation politique et militaire éprouvèrent une vive impression de merveille et de terreur quand ils se trouvèrent pour la première fois en présence de cette épouvantable organisation de la force (monarchies persique et assyrienne), de ce matérialisme impie et brutal, de ce despotisme où le roi usurpait la place de Dieu. Les prophètes ne cessaient de repousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la monarchie et d'exciter par leurs menaces et leur puritanisme des agitations intérieures » (*Histoire du peuple d'Israël*, dans les *Etudes d'histoire religieuse*. Paris, Michel Lévy, 1864, p. 104, 113-114).

(1) LUBBOCK, *On the Origin of Civilisation of Man*, London, Longmans Green, 1889, p. 214. — Spencer lui-même remarque le rapport qui a toujours existé, dans l'espace et dans le temps, « entre les institutions relativement libres de l'industrialisme et l'arrêt des institutions sacerdotales » ou, d'autre part, entre « la soumission sans résistance à un despotisme politique absolu approprié au type social du militarisme » et « un sacerdoce énormément développé » (*Principes de sociologie*, tome IV, 462-463).

(2) Ce fanatisme laisse dans l'art une empreinte ineffaçable, le style gothique (Taine, *Philos. de l'art*).

met alors entièrement en tutelle et on assiste à la complète « disparition de toute forme d'indépendance du raisonnement. » « Jamais la pensée n'avait été aussi asservie à aucune autre époque de l'histoire ». (1).

Par contre nous voyons, à l'aube des temps modernes, le développement merveilleux et subit du commerce amener le ralentissement des guerres. On sait, qu'au xv<sup>e</sup> siècle surtout, les milices étaient mercenaires et les combats des condottieri de simples parades qui ne coûtaient parfois pas une seule vie. C'est alors qu'apparaît, dans l'irrégion de la Renaissance, la haute et ample conscience des Communes italiennes. A son tour, cependant, cette irrégion cause l'impuissance des *signorie* contre les invasions françaises et espagnoles.

A la série incessante des guerres entre chrétiens et Maures en Espagne s'unit un crescendo épouvantable du fanatisme religieux et de longues luttes provoquent en Ecosse une exaltation analogue. Dans les pages géniales de Buckle apparaît on ne peut plus évidente l'identité de la cause unique qui dans les deux pays, d'ailleurs si différents, produit l'effet identique d'un sentiment religieux très intense (2).

D'autre part, c'est alors que les Césars ont pu assurer aux peuples méditerranéens « la grande paix romaine » (3), alors que, dans cette paix, le sentiment religieux païen s'est extrêmement affaibli (4), et que « l'empire est devenu

(1) KIDD, *L'évolution sociale*, 126-127.

(2) BUCKLE, *Hist. de la Civilisat. en Angleterre*, Paris, Marpon et Flammarion, 1881, tomes IV et V.

(3) Voir RENAN, *Histoire des Origines du christianisme, Les Apôtres* ; Paris, Calmann Lévy, 1894, ch. xvii : Etat du monde vers le milieu du premier siècle.

(4) « Les vieilles religions, dit M. Froude en parlant de l'époque de César, s'éteignaient des colonnes d'Hercule aux rives de l'Euphrate et du Nil, et avec elles, les principes sur lesquels était appuyée la société » (Voir KIDD, *L'évolution sociale*, 121). Sur cette absence d'« un aliment religieux » pour le peuple de l'empire,



la proclamation la plus « absolue de l'état laïque qui ait jamais existé » (1), que se répand victorieuse, avec la parole socialiste de Jésus de Nazareth, l'agitation prolétaire qui dès longtemps fermentait déjà chez les Béni-Israël (2).

Un mouvement prolétarien : l'essence sociologique du christianisme primitif n'est en fait pas autre chose quoiqu'elle ait pris la forme et les caractères apparents d'un mouvement religieux (3). Plus tard, quand les prolétaires

« analogue à celui que reçoivent, dans l'Eglise, les portions les plus déshéritées de nos sociétés », voir aussi RENAN, *Les Apôtres*, p. 334 et suiv.

(1) RENAN, *Hist. des Orig. du Christianisme, L'Antéchrist* ; Calmann Lévy, 1893, p. 234.

(2) VOIR RENAN, *Hist. des Orig. du Christ., Marc Aurèle et la fin du monde antique*, Calmann Lévy, 1893, pages 5-6 ; et *Hist. du peuple d'Israël*, dans les *Etudes d'Hist. relig.*, p. 104, 113-114.

(3) Cf. RENAN, *Hist. des Orig. du Christ.*, surtout *Les Apôtres*, ch. xvii, xviii, xix, et *Marc Aurèle*, p. 598 à 603. Voir aussi, entre autres, F. ENGELS, *Zur Geschichte des Urchristenthums*, dans la « *Neue Zeit* », 1894-95, num. 1 et 2 ; NITTI, *Le socialisme catholique*, ch. iii : *Origines économiques du Christianisme* ; LORIA, *Les bases écon. de la constit. soc.*, 55 et suiv.

« Ce n'est pas contre les principes religieux, dit Hertzka, mais contre la propriété que s'est insurgé le Christ, et cette révolte est la véritable cause de sa mort. Elle explique pourquoi les Phariséens, la fine fleur de l'intelligence et de la finance juives, les plus instruits et les plus riches de leur nation, l'ont si violemment attaqué. Ils auraient discuté volontiers avec un sectaire religieux ; ils haïrent jusqu'au crucifiement l'homme qui avait chassé les marchands du temple et qui s'était déclaré l'adversaire des publicains » (LORIA, *Les bases écon.*, 222).

Sur les nombreux et remarquables points de ressemblance entre le mouvement du christianisme primitif et le mouvement socialiste actuel, voir les auteurs cités ci-dessus.

Gibbons ne sait comment s'expliquer pourquoi les Romains, si tolérants d'ordinaire envers les cultes répandus dans l'empire, ont si cruellement persécuté les chrétiens (KIMB, *L'Evolution soc.*, 147). En effet, l'expansion du culte d'Isis, ou celle du Mitriacisme, etc., ne furent nullement gênées (RENAN, *Marc Aurèle*, 571 et suiv.), non

chrétiens eurent formé un parti politique de grande importance, Constantin, le représentant de la bourgeoisie, des classes provinciales riches du temps, recourut à leur appui pour contrebalancer et écraser la puissance de l'antique aristocratie romaine (1). Mais c'est qu'il n'y avait

plus que les doctrines des épicuriens, aussi hostiles que les chrétiens pourtant aux superstitions vulgaires (*Ibid.*, 61). Sur la qualité prolétarienne des premiers chrétiens, voir des passages remarquables du philosophe Celsus, leur contemporain, dans RENAN, *Marc Aurèle*, 362 à 365 ; et RENAN lui-même, *Ibid.*, 453-454 ; et FÉDÉRIC ENGELS, *Zur Geschichte des Urchristenthums*, 36 et suiv. — Sur l'aversion de Celsus pour la religion chrétienne provenant de ce que, à la différence de toutes les autres, éminemment nationales, celle-là n'était d'aucun pays et constituait seulement une protestation contre la religion nationale de l'empire, voir *ibid.*, 365-366.

« Chose étrange, dit Renan, le judaïsme qui se révolta trois fois contre l'empire avec une fureur sans égale ne fut jamais officiellement persécuté. Et par contre le christianisme, qui ne se révolta jamais, était en réalité hors la loi. Le judaïsme eut, pourrait-on dire, son concordat avec l'empire ; le christianisme n'eut pas le sien. La politique romaine sentait que le christianisme était le terme qui rongerait intérieurement l'édifice de la société antique (*Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, Calmann Lévy, 1877, p. 213).

(1) « C'est au quatrième siècle que le combat contre le christianisme devient acharné. Les classes riches, presque toutes attachées à l'ancien culte, luttent énergiquement : mais les pauvres l'emportent. » (RENAN, *Marc Aurèle*, 602).

« L'Occident se montrait encore (à la fin du deuxième siècle) bien réfractaire au christianisme. L'Asie Mineure et la Syrie, au contraire, comptaient des masses denses de populations chrétiennes dont l'importance politique augmentait de jour en jour. Le centre de gravité de l'empire se transportait de ce côté là. On sentait déjà qu'un ambitieux aurait la tentation de s'appuyer sur ces foules, que la mendicité mettait dans les mains de l'Eglise et que l'Eglise, à son tour, livrerait au César qui lui serait favorable. La fonction politique de l'évêque ne date pas de Constantin. Dès le troisième siècle, l'évêque des grandes villes d'Orient nous apparaît comme un personnage analogue à ce qu'est, de nos jours, l'évêque en Turquie chez les chrétiens orthodoxes, les Arméniens, etc. Les dépôts des fidèles, les testaments, la tutelle des pupilles, les procès, toute l'ad-



plus dès lors pour l'ensemble des propriétaires le moindre danger dans une telle alliance.

Dès lors, en effet, la religiosité n'est plus simplement un caractère extérieur du mouvement prolétarien : celui-ci, à travers une période de persécution où la terreur fut « l'état habituel de la vie chrétienne (1) », et correspondant par là à un état de guerre chronique, s'était transformé en une nouvelle véritable religion. Les nouveaux croyants, en conséquence, prêtent à leurs évêques une obéissance aveugle. Et ces évêques peuvent être facilement gagnés à la cause de l'Empire (2). Les classes riches n'ont donc plus rien à craindre des prolétaires dont elles désirent l'appui.

Cependant les invasions commencent, ouvrant le Moyen Age où l'état de guerre est chronique. Et le christianisme, désormais répandu parmi les Barbares même, perd de plus en plus son essence primitive. D'élément dissolvant du patriotisme, de l'esprit de discipline militaire, de toutes les qualités belliqueuses qui avaient rendu invincible l'empire romain (3), il devient, comme toutes les autres religions, l'instrument social expressément destiné à fortifier les instincts collectifs indispensables aux nations guerrières, et, de foyer périlleux d'agitation prolétarienne, il se transforme en organe particulièrement propre à empêcher l'éveil d'une conscience sociale totale.

ministration de la communauté lui est confiée. C'est un magistrat à côté de la magistrature publique et qui profite de toutes ses erreurs. L'Eglise, au troisième siècle, est déjà une grande agence d'intérêts populaires, suppléant à ce que l'empire ne fait pas. On sent qu'un jour l'empire venant à manquer, l'évêque en sera l'héritier. Quand l'Etat refuse de s'occuper des problèmes sociaux, ceux-ci se résolvent à part, au moyen d'associations qui démolissent l'Etat » (RENAN, *Marc Aurèle*, 586).

(1) RENAN, *Marc Aurèle*, 66.

(2) Cf. RENAN, *Ibid.*, ch., XXIX.

(3) Cf. RENAN, *Ibid.*, ch. XXXII, pages 589-596.

## IV

*De la guerre.*

La religion est indispensable à la *lutte en masse*. La guerre intensifie le sentiment religieux ; la paix l'affaiblit. Voilà les résultats auxquels aboutissent les recherches qui précèdent. Si donc la guerre tend à disparaître, la religion aussi aura cette tendance, de même que dans les espèces animales s'atrophient peu à peu les organes devenus inutiles (1).

(1) Tout organe inutile est nuisible. Il y a lutte en effet entre les cellules comme entre les parties d'un même organisme (Roux). Un organe inutile est donc, pour la variété animale où il existe, une cause de faiblesse dans la compétition avec la variété rivale où il est totalement ou partiellement atrophié : chez celle-ci, en effet, une plus grande quantité de nourriture peut se distribuer entre les organes vraiment nécessaires à la vie. Le fait qu'un organe est nuisible par cela seul qu'il est inutile, explique sa disparition même d'après la théorie de l'intransmissibilité des caractères acquis, parce que les animaux à organes inutiles plus développés, à parité des autres circonstances, succomberont et seront éliminés en plus grand nombre que les autres. La théorie de la « panmixie » de Weismann serait, au contraire, insuffisante à ce sujet. Cf. WEISMANN, *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, ch. VII : *La régression dans la nature* ; et la polémique SPENCER-WEISMANN : *A Rejoinder to Professor Weismann*, p. 22-26 : *Weismannism, once more*, p. 18 ; London, Williams and Norgate, 1894 ; WEISMANN, *The all sufficiency of natural selection*, « *The Contemporary Review* », September 1893 ; *The Effect of External Influences upon Development*, « *The Romanes Lectures* », 1894.

Le corps social peut, comme l'animal, avoir des organes inutiles. La religion en est un, depuis la disparition des luttes en masse. Même si elle n'était pas directement nuisible, elle le serait indirectement à cause de toutes les forces sociales employées à la maintenir. Ici pourtant s'arrête le parallélisme entre l'organisme social et